Sensibilité

Michel Récopé

▶ **To cite this version:**

Michel Récopé. Sensibilité. B. Andrieu et G. Boëtsch (Eds). Le Dictionnaire du Corps, CNRS Editions., pp. 300-302, 2008. hal-01898052

HAL Id: hal-01898052
https://uca.hal.science/hal-01898052

Submitted on 17 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Récopé, M. (2008). Article « sensibilité ». In B. Andrieu et G. Boetsch (Eds), *Le Dictionnaire du Corps*. Paris : CNRS Editions, pp. 300-302.

Liens avec d'autres entrées : Affect, Anthropologie du corps, Chair, Perception, Philosophie du corps

Sensibilité

La sensibilité est ici rapportée au mode d'exister vivant, au vivant comme totalité corporelle non autosuffisante dépendant de sa relation au monde. Elle ne désigne donc pas les seuils d'excitabilité ou d'irritabilité de tels tissu ou partie spécialisés du corps organique, pas plus que les conséquences de taux d'exposition de ce corps à des substances ou radiations. Elle ne réfère pas non plus aux acceptions métaphoriques évoquant la sensibilité de certains dispositifs matériels comme réaction à certains stimuli à des intervalles de temps ou d'intensité.

La sensibilité a été pensée comme faculté de réception d'impressions ou sensations, sous forme atomiste ou synthétique, par la tradition empiriste. Elle a aussi été envisagée comme faculté intellectuelle d'intégration ou d'organisation des sensations. Ces interprétations échappent aussi à notre caractérisation.

Elle a aussi été posée comme faculté d'éprouver des sentiments. Le sens commun assure une psychologisation différentielle prônant que certaines personnes sont sensibles, un peu comme d'autres seraient perfectionnistes. Mais elle est parfois spécifiée, telle personne étant caractérisée par sa sensibilité artistique.

La confusion entre affectivité et sensibilité a été dénoncée par Ribot, qui les distingue afin de mieux les relier. « La plupart des traités classiques disent "la sensibilité est la faculté d'éprouver du plaisir et de la douleur". Je dirai en employant leur terminologie : la sensibilité, c'est la faculté de tendre ou de désirer et *par suite* d'éprouver du plaisir et de la douleur ». La sensibilité serait indissociable de l'appétition comme relation constitutive du vivant à son milieu.

D'après la position canguilhemienne, inspirée de Goldstein, l'analyse philosophique de la vie ne peut se faire qu'à partir des normes et de la position de valeur qu'elles instaurent. C'est ce qui distingue la vie de tous les autres phénomènes naturels qui suivent des règles ou des lois sans que n'intervienne un processus d'appréciation reposant sur des préférences. Elle est un processus de différenciation par lequel tout vivant produit ses propres normes. Chaque individualité présente toujours un type d'activité privilégié dans son rapport au milieu. L'organisme est le centre de référence : il s'agit donc d'appréhender les faits subjectivement éprouvés, qui relèvent d'un sens qui n'est pas relation entre…, mais *relation à*… échappant à toute réduction organique ou mécanique. « Le milieu propre de l'homme c'est le monde de sa perception, c'est-à-dire le champ de son expérience pragmatique où ses actions, orientées et réglées par des valeurs immanentes aux tendances, découpent des objets qualifiés, les situent les uns par rapport aux autres et tous par rapport à lui ». Le milieu du vivant est ainsi l'œuvre du vivant qui se soustrait ou s'offre sélectivement à un certain milieu.

L'école canguilhemienne thématise rarement la sensibilité, mais ses propositions trouvent un écho dans certaines phénoménologies inscrivant la conscience dans la totalité vitale. Barbaras prolonge la position de Straus sur la relation originaire au monde se réalisant par nos appétits dans le mouvement du *s'unir-à* et par nos aversions dans le mouvement du

se-séparer-de. Le sentir est une expérience pathique qui recouvre le sympathique (l'attirant, le plaisant, l'utile) comme l'antipathique (le repoussant, le désagréable, le nuisible). Le se-mouvoir et le sentir sont indissociables : rien ne peut être attirant ou repoussant, ni ressenti comme sympathique ou antipathique si l'organisme ne peut se mouvoir vers les choses attirantes ni s'éloigner des choses repoussantes. Réciproquement, un être capable de se mouvoir mais non de sentir n'aurait aucun milieu car il n'aurait pas à s'approcher de certaines choses ni à s'éloigner de certaines autres. En somme, un être qui ne pourrait s'éloigner ou s'approcher serait insensible, tout comme un être incapable de sentir ne serait pas en mesure de s'orienter. « De cet empiétement du mouvement sur la sensibilité et de la sensibilité sur le mouvement, la perspective husserlienne ne peut pleinement rendre compte ». Barbaras admet après Merleau-Ponty que l'expérience motrice de notre corps n'est pas un cas particulier de connaissance ; elle nous fournit une praktognosie, une manière originale voire originaire d'accéder au monde et à l'objet, alors que Straus opposait le sentir (le moment pathique) au percevoir et au connaître (le moment gnosique). Parler de monde sensible relève alors de la tautologie : il s'agit d'un milieu, comme ensemble de ce à quoi l'organisme sera sensible, constitué par l'organisme sans que cette constitution repose sur une faculté distincte des actes par lesquels le vivant agit au sein de ce milieu. « Le vivant ne répond aux sollicitations du monde extérieur qu'en fonction des normes propres de cet organisme ».

C'est sans doute du fait de ces normes que la perception est valuée, affective et motrice (Merleau-Ponty) et que nous sommes d'emblée en présence du *sens* qu'ont les choses pour nous, « *sens* plutôt qu'*interprétation*, car ce dernier terme implique une activité intellectuelle dont la présence est elle-même en question dans la perception. Par ce terme plus vague de « sens », nous entendons que la perception n'est jamais indifférente à son objet : celui-ci est perçu comme utile ou nuisible, plaisant ou déplaisant… Nous nommons donc « sens » cette dimension affective de l'acte perceptif » (Sévérac).

Ces normes sont à l'œuvre dans la *sensibilité représentative* de Pradines, dont l'origine est motrice, qui donne à connaître ce vers quoi il faut tendre ou, au contraire, ce qu'il faut fuir, car ceci serait fonction de nos « affinités constitutives ». L'auteur intègre la sensibilité à l'intelligence, comblant ainsi le fossé creusé entre elles par Descartes et Kant. Percevoir, c'est d'abord percevoir quelque chose qui intéresse la vie, à savoir un danger à écarter ou un objet à conquérir. La sensibilité représentative n'est qu'une sensibilité affective changée de fonction : elle est expressive, elle nous fait connaître l'objet à distance de bien ou de mal, distance à déployer ou à réduire, elle nous prévient qu'il peut nous être utile ou nuisible, et nous conduit éventuellement à différer un mouvement de propulsion ou d'aversion à son égard.

La sensibilité apparaît donc indissociablement comme :

- une relation *vivante/corporelle*. La vie, quel que soit son degré de développement, implique quelque chose comme un rapport à soi (avant un « moi » ou un « je »), et le corps est la réalisation d'une existence toujours imparfaite, c'est-à-dire un mouvement d'actualisation de soi dans un rapport originaire avec l'extériorité.
- une relation *normale*, en tant qu'elle est déterminée par des normes et valeurs propres, tributaires d'une phylogénèse, des réseaux culturels et sociaux, et d'un processus d'individuation subjective. Cette relation est orientée vers certains objets et situations éprouvés comme sympathiques et loin de ceux qui sont éprouvés comme antipathiques,
- une relation *phénoménalisante,* en tant qu'elle est à l'origine de la constitution, de la perception et de la connaissance du milieu, en raison des régularités émergeant des comportements privilégiés,
- une relation *mobilisante/motrice*, qui s'exprime sous forme de fluctuation attraction/répulsion et augmentation/diminution d'activité.
- une relation *dynamique* enfin, en raison du pouvoir (variable) de normativité.

Bibliographie

Barbaras, R., *La perception, Essai sur le sensible*, Hatier, Paris, 1994.
Barbaras, R., *Vie et intentionnalité*, Vrin, Paris, 2003.
Canguilhem, G., *La connaissance de la vie*, Vrin, Paris, 2003.
Goldstein, K., *La structure de l'organisme*, Gallimard, Paris, 1951.
Guendouz, C., *La philosophie de la sensation de Maurice Pradines. Espace et genèse de l'esprit*, Georg Olms Verlag, Hildesheim, 2003.
Le Blanc, G., *La vie humaine. Anthropologie et biologie chez Georges Canguilhem*, PUF, Paris, 2002.
Merleau-Ponty, M., *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1995.
Ribot, T., *La psychologie des sentiments*, Alcan, Paris, 1896.
Sévérac, P. *La perception*, Ellipses, Paris, 2004.
Straus, E. *Du sens des sens*, Millon, Grenoble, 2000.